



Réflexions à l'occasion du 75^{ème} anniversaire d'une Nakba qui n'a jamais pris fin

Description

Par Mohammed El-Kurd, le 15 mai 2023

Au cours des décennies qui ont suivi l'événement que les Palestiniens appellent « la Catastrophe », la dépossession est devenue un thème intemporel de l'expérience palestinienne.

Si vous traversez en voiture notre géographie meurtrie, vous rencontrerez à plusieurs reprises des décombres. Parfois, il s'agit des décombres d'une maison à Jérusalem, démolie une fois, ou plus d'une fois, au cours des dernières décennies. D'autres fois, ce sont les ruines d'un village, dépeuplé en 1948, aujourd'hui mal dissimulé sous une forêt de pins plantés par le Fonds national juif. Parfois, ce sont les décombres d'une maison criblée de balles dans le Golan syrien occupé, qui s'est effondré lors de l'invasion de 1967. D'autres fois, ce sont les décombres d'un immeuble résidentiel bombardé lors de l'un des assauts contre la bande de Gaza assiégée, en 2008, 2009, 2012, 2014, 2019 ou 2021. Ou, si vous lisez ces lignes dans quelques années, il s'agira peut-être des décombres de Silwan, de Masafer Yatta et du Naqab, des villes encore animées mais menacées.

En traversant ce paysage, vous rencontrerez probablement des villes et des camps de réfugiés dont les murs sont couverts d'affiches de nos martyrs. Il est difficile de dater certaines affiches, mais vous pouvez deviner la date à laquelle elles ont été placées en observant leur état : Si elles sont fragiles et colorées, endommagées par la pluie, la saleté ou les balles perdues, et qu'elles se collent des murs, elles datent peut-être d'il y a quelque temps, de la deuxième Intifada ou de l'une des Intifadas qui ont suivi. La plupart des visages ne vous seront pas familiers, car ils ont été tués en dehors du cycle de l'actualité internationale, leur mort n'ayant été marquée que par des titres locaux éphémères. Si vous prenez le temps de lire, vous couvrirez peut-être les portraits d'un

père et un fils qui partagent le même mur, un oncle et une nièce, parfois de la même année, parfois des générations différentes.

Tout cela est affiché en lambeaux, villages moitié enterrés, décombres, décombres, décombres est la preuve matérielle de la Nakba. Ce terme est le plus souvent utilisé pour désigner la création catastrophique de l'État d'Israël, lorsque les milices sionistes ont mené une campagne brutale de nettoyage ethnique, expulsant trois quarts de million de Palestiniens et faisant d'eux des réfugiés en dehors des frontières de leur propre patrie. Ce nom devrait être connu de tous, mais ce n'est pas le cas.

Nous célébrons aujourd'hui le 75^{ème} anniversaire de la Nakba. Alors que je m'efforce d'évoquer toute l'ampleur d'avastatrice, je suis tenté de truffier les quatre prochains paragraphes de faits et de chiffres détaillant ses cruautés essentielles : les noms des différents groupes paramilitaires terroristes qui ont formé l'armée israélienne qui nous terrorise aujourd'hui ; le nombre de massacres, d'exilés, de réfugiés ; les kilomètres de terres volées ; les ventres de femmes enceintes éventrés à Deir Yassine. Mais je répéterais ce qui a déjà été dit dans des milliers de livres et d'articles et ce qui aura également été publié aujourd'hui par quelques sites web non conventionnels.

Alors, par où commencer pour parler de la Nakba à l'occasion de son 75^{ème} anniversaire ? Eh bien, pour commencer, nous devons reconnaître que l'inclusion des mots « anniversaire » et Nakba dans la même phrase est une erreur d'appréciation ; le délai de 75 ans est une erreur de calcul. Même la traduction anglaise de Nakba à « Catastrophe » est réductrice, car la Nakba n'a pas été une catastrophe soudaine, ni une relique tragique du passé. Elle n'a ni commencé ni pris fin en 1948. Il s'agit plutôt d'un processus de nettoyage ethnique planifié, organisé et, surtout, *continu*.

Pour les Palestiniens, la Nakba est incessante et actuelle. Elle se déroule au présent et partout sur la carte. Pas un coin de notre géographie n'est épargné, pas une génération depuis les années 1940. Pour ma propre famille, la Nakba a été l'expérience de ma grand-mère, expulsée de Haifa par la Haganah en 1948, mais c'est aussi ses racines qui m'ont mis en garde contre le sort qui me serait inévitablement réservé lorsque des colons aux accents de Brooklyn, soutenus par l'armée, se sont emparés de la moitié de ma maison à Sheikh Jarrah en 2009, déclarant que ma maison leur appartenait par décret divin. Pour d'autres familles, la Nakba a commencé lorsqu'un grand-père bien-aimé a été expulsé de Jaffa et est réfugié à Gaza, où elle se poursuit dans le grondement des avions de guerre qui larguent des bombes sur les camps de réfugiés surpeuplés, présentant ses petits-enfants leur première (ou peut-être troisième ou sixième) guerre. Ce sont leurs visages qui figurent sur les affiches qui n'ont pas encore été imprimées.



Un Palestinien brandit une clef symbolique lors d'un rassemblement pour la Nakba dans la ville de Ramallah, en Cisjordanie, le 14 mai 2009. REUTERS/Fadi Arouri

Bien que cette catastrophe continue donne souvent l'impression d'être implacable, il est important de souligner qu'elle n'est pas inévitable. Elle a un coupable, le sionisme, et pour parler de la Nakba, il faut parler du sionisme, l'idéologie politique née en Europe centrale et orientale au XIXe siècle, qui soutenait que la création d'un État juif serait la seule solution viable à la persécution des Juifs. C'est Theodor Herzl, journaliste viennois et l'un des pionniers du sionisme, qui a le mieux exprimé cette idée dans son pamphlet *Der Judenstaat* (L'État juif), publié en 1896.

Différentes personnes définiront le sionisme de différentes manières, et beaucoup le définiront de plusieurs manières à la fois. Les responsables israéliens, par exemple, travaillent sans relâche pour faire croire que le sionisme est synonyme de judaïsme (bien que ce dernier ait précédé le sionisme de plusieurs milliers d'années) et font pression sur la législation pour que les sentiments anti-israéliens soient considérés comme antisémites. D'autres, dont de nombreux sionistes libéraux, affirment que le sionisme est un mouvement de libération, né de la persécution et rendu nécessaire par l'Holocauste – bien que les Palestiniens n'aient rien à voir avec l'Holocauste. Les sionistes religieux, quant à eux, affirment que le sionisme est le destin biblique, la réalisation de la promesse faite par Dieu il y a longtemps d'une terre promise – comme si Dieu était un sorte d'agent immobilier. Aux États-Unis, de fiers sionistes comme Joe Biden affirment qu'ils « inventeraient » un Israël s'il n'avait pas déjà été inventé – un régime satellite pour servir leurs intérêts stratégiques dans la région.

Le sionisme, tel qu'il est défini par ceux qui vivent sous sa domination depuis 75 ans, est une idéologie de possession, une entreprise coloniale expansionniste et raciste. À maintes reprises, les premiers pionniers du mouvement sioniste n'ont pas hésité à s'inscrire dans cette logique qu'il s'agisse, pour ne citer que deux brefs exemples, de David Ben Gourion, qui a écrit que « nous devons expulser les Arabes et prendre leur place », ou de Zé'ev Jabotinsky, dont le célèbre essai sur le « mur de fer » a été publié en octobre 2008, et qui est devenu un des plus grands succès de l'histoire du sionisme, dont le célèbre essai sur le « Mur de fer » était une méditation directe sur « la colonisation de la Palestine » et la réaction probable de « la population indigène » qui, écrivait-il, « ressent au moins le même amour instinctif et jaloux de la Palestine que les anciens Aztèques ressentaient pour l'ancien Mexique, et les Sioux pour leurs prairies vallonnées ». «

Mais aucune de ces définitions ou témoignages n'a d'importance, car le sionisme se définit mieux par ses manifestations matérielles et la Nakba, qui perdure, reste la cristallisation la plus claire de l'idéologie sioniste.

En 2020, lorsque ma famille et mes voisins ont commencé à lutter contre les expulsions à Sheikh Jarrah, j'ai écrit pour The Nation : « Si vous n'êtes pas expulsés de votre maison, elle est démolie ; si vous n'êtes pas emprisonnés, on vous tire dessus dans la rue ; si on ne vous tire pas dessus dans la rue, il y a un drone dans votre ciel dans la bande de Gaza ; si ce n'est pas une bombe, c'est l'exil. À un certain moment de la vie de chaque Palestinien, nous réalisons que la Nakba est loin d'être terminée ». Et me voici, trois ans plus tard, en train d'écrire à nouveau la même chose.

Je voudrais dire que ces mots de 2020 sont d'actualité, mais la vérité terrifiante est qu'ils sont intemporels. Le mouvement sioniste est efforcé de faire de la possession un thème intemporel de l'expérience palestinienne : Les historiens et les journalistes se retrouvent à raconter des histoires similaires sur la Nakba. Nous en sommes arrivés à un point où les décombres s'accumulent si vite que nous ne pouvons plus les suivre.

Lorsque j'ai commencé à écrire cet article, un colon israélien armé avait tué Diyar Omari, 19 ans, dans le village de Sandalah, en plein jour le 6 mai ; son meurtre a rappelé le massacre de Sandalah en 1957, lorsqu'un engin explosif israélien a coûté la vie à 15 colons et colliers dans leur village, et j'ai pensé centrer cet essai sur ces histoires qui se recoupent. Mais la pensée des colons a rappelé les restes de bombes israéliennes qui continuent de tuer ou de mutiler des colons à Masafer Yatta, dans les collines du sud de Hébron, qui a été déclarée « zone de tir » interdite dans le seul but d'expulser ses habitants. J'ai pensé que je devais écrire sur cette expulsion imminente, puis sur une autre, sur une autre exécution, sur une autre démolition, sur une autre arrestation arbitraire, sur un autre siège qui ne fait plus la une des journaux, sur un autre meurtre rapporté à la voix passive, et sur un autre et sur un autre !

Et puis les bombes israéliennes ont commencé à tomber sur Gaza.

Il est tentant d'arrêter à cet essai, d'anticiper, passivement, encore plus de dégâts. De déclarer que la Palestine est une terre brisée, un « cycle de violence » dans lequel les bombardements sont aussi banals que le petit-déjeuner. Mais si nous continuons à imprimer de nouvelles affiches, c'est parce que les gens ici n'ont pas encore accepté l'asservissement comme leur statu quo, ils peuvent encore imaginer une réalité dans laquelle ils

sont libres. Les Palestiniens résistent toujours aux chaînes du sionisme. Ils n'ont jamais cessé de le faire.

Si vous traversez en voiture notre géographie meurtrie, vous passerez devant des femmes et des hommes qui choisiront, encore et encore, la mort plutôt que l'indignité. Si vous ralentissez pour écouter leurs discours, vous réaliserez, ne serait-ce qu'un bref instant, que vous feriez la même chose.

Mohammed El-Kurd est le correspondant en Palestine de *The Nation*. Il écrit principalement sur la possession de Jérusalem et la colonisation en Palestine. Son premier livre est un recueil de poésie, *Rifqa* (Haymarket Books).

Source : [The Nation](#)

Traduction : AGP pour l'Agence Média Palestine

Tags

1. 1948
2. catastrophe
3. Clef
4. Jérusalem
5. Masafer Yatta
6. nakba
7. the nation

date création
2023/05/16